27me Année N° 6591 — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — Lundi 13 Novembre 1882

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Un an . . . 15.50
» Six mois . . . 28.»
» Trois mois . . . 50.»
Nord, Pas-de-Calais, Belgique, Alsace, Lorraine . . . 18 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des abonnements est payable d'avance sauf pour abonnement continu, jusqu'à réception d'avis contraire.
Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :
A Roubaix, au bureau du journal.
A Tourcoing, rue Nationale 14.
A Lille, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux de l'*Indicateur*, Grand'Place (Maison Prennez Reuse).
A Mouscron, chez M. Vanoutryve, place de Lille.
A Paris, aux bureaux de l'*Agence Havas*, place de la Bourse, 8, et 14 bis rue Daru (des Pyramides).

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . . 20 c.
Réclames : » . . . . 30 c.
Faits divers : » . . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Lafitte et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoire (place de la Bourse); à *Bruxelles*, l'Office de Publicité.

ROUBAIX LE 12 NOVEMBRE 1882

ON DEMANDE UNE ENQUÊTE

On ne refusera pas au cabinet une certaine originalité dans ses procédés de gouvernement. C'est ainsi qu'il a décidé de s'opposer à toute enquête sur les évènements de Montceau-les-Mines.

Quel plan machiavélique cache cette mystérieuse décision ? — Voilà ce qu'il n'appartient pas à des profanes comme nous de découvrir.

Il est probable que l'habileté, dont M. Duclerc a fait preuve jadis à l'égard de ses malheureux actionnaires, lui a dicté cette incompréhensible décision.

Discutons cependant comme si M. Duclerc n'était pas le diplomate le plus fin des temps modernes, et tâchons de raisonner en nous aidant du gros bon sens, qui est encore ce qu'il y a de plus habile au monde.

Il est évident qu'une enquête s'impose sur les causes premières des évènements de Montceau. Il est évident que l'opinion publique se trouve en face d'un mystère, d'un danger inconnu, dont il importe de mesurer la gravité, afin de juger l'utilité et la force de répression nécessaires pour écarter le retour d'évènements qui jettent le trouble et la terreur dans le pays tout entier.

Qui demande cette enquête ?

Tout le monde.

Les conservateurs, qui accusent le Gouvernement d'incurie, d'incapacité, d'imprévoyance ; qui lui reprochent d'avoir laissé à l'armée de l'émeute la possibilité de s'organiser sous le regard éteint de la police et des magistrats du Parquet.

Les conservateurs, que les républicains modérés et les radicaux accusent d'avoir provoqué ce débordement de crimes, par leurs manifestations religieuses, dont l'appareil *suranné* blesse la limpidité d'âme et les convictions des libre-penseurs.

Les républicains modérés et les radicaux, qui ont intérêt à démontrer qu'ils ne sont pas moralement responsables des crimes de Lyon et de Montceau; qu'ils ne les ont pas involontairement préparés, en détruisant le frein religieux qui est encore la meilleure ou pour mieux dire l'unique garantie de respect et de paix sociale.

Les socialistes eux-mêmes, qui ont à cœur de prouver qu'on a singulièrement exagéré les faits, qu'on les a grossis dans un intérêt politique ; que, d'ailleurs, l'emploi de la dynamite est licite contre les bourgeois.

Tout le monde enfin désire ou doit désirer l'enquête, dont la nécessité est impérieuse.

C'est à l'intéressé le plus vigilant à la demander : et si l'initiative parlementaire ne la provoque pas, c'est au Gouvernement à exiger des Chambres qu'elles l'ordonnent.

Car enfin, le Gouvernement a joué un rôle que nous ne connaissons pas très-bien. Si on étudie l'ensemble des mesures qu'il a prises, on est frappé de leur incohérence. On rencontre côte à côte des actes qui touchent à l'arbitraire, confinent à l'illégalité, et des faiblesses, qui ressemblent à de l'incurie.

Ne doit-il pas tenir à honneur,—lui qui a la modestie grande de s'intituler un « gouvernement fort » — ne doit-il pas tenir à honneur de prouver que toutes ces mesures en apparence contradictoires, appartiennent à un plan de la plus grande habileté ; et que ce désordre cache des mouvements de haute et infaillible stratégie.

Cette démonstration, il la doit à tous, aussi bien aux membres de l'extrême-gauche, qu'aux membres de la droite et de l'union républicaine.

Il la doit bien plus à ses ennemis qu'à ses amis, parce que les amis sont des compères souvent trop faciles à convaincre.

En s'opposant à une enquête, le Gouvernement laisserait supposer qu'il n'a pas sa conscience en repos.

Bien moins que la femme de César, il doit être soupçonné. Les accusations pleuvent déjà de toutes parts, et M. Duclerc se doit à lui-même et doit au pays de prouver qu'il a été plus soucieux des intérêts publics, qu'il ne le fut jadis des intérêts des actionnaires de la « *Société des Gallions de Vigo.* »

PIERRE SALVAT.

LÉON SAY-TIRARD

Ministres des finances l'un après l'autre, M. Léon Say et M. Tirard ont des mérites inégaux, dont la République profite également. Toutefois, on peut dire que si M. Léon Say a plus de savoir et d'expérience, M. Tirard a plus de bonheur; il peut escompter des miracles, les saisons lui obéissent, il a autant de crédit au ciel que M. Léon Say sur la terre. Dût-il et voulût-il, pour le bénéfice de la fortune publique, arrêter le soleil l'été prochain, la République, après les prodiges dont elle le reconnaît maintenant capable, n'aurait guère à s'étonner; M. Tirard à la nature à son service, tandis que M. Léon Say n'avait que la Banque à ses ordres. Bien que tous deux soient de la même religion, il y a chez M. Léon Say un certain scepticisme qui lui peut nuire là-haut ; il n'avait pas l'air de croire, lui, que le Créateur de cet univers, pour l'assister à combler le déficit du budget, pût mettre à sa disposition et à celle de la République un des quatre éléments ; cette faveur économique de la Providence, M. Tirard, qui est un homme de foi naïve, l'a obtenue presque sans la demander ; il a regardé dans les nuages et, sous forme de pluie, l'argent est tombé du firmament dans sa caisse, tout l'automne.

Une pluie quasi mythologique, une pluie d'or, une pluie de 159 millions ! Nous ne pensons pas que M. Tirard, abusant de son bonheur, ait jamais l'indiscrétion de s'écrier : « Après moi le déluge ! » Mais la République, on le voit, n'aurait rien à craindre, ou plutôt elle n'aurait qu'à le bénir s'il prononçait cette parole ; sur les lèvres de M. Tirard, ce serait une parole féconde.

Donc, personne n'ignore plus que la pluie a opéré fructueusement sur le budget de M. Tirard. Par une sorte d'harmonie préétablie dont lui seul avait le secret, cette pluie, qui détériorait nos moissons et qui gâtait nos plaisirs, améliorait nos finances. Elle forçait à l'inaction nos ingénieurs et nos ouvriers ; or, moins ils travaillaient, plus le Trésor s'enrichissait ; plus chômait dans nos chantiers publics l'exécution du plan fabuleux et coûteux de M. de Freycinet, plus s'enflait l'épargne de M. Tirard. Seulement, il paraît que ce bienfait de la pluie, bienfait peu agricole et peu industriel il est vrai, mais si financier et si budgétaire, M. Tirard l'a évalué, dans la joie exubérante de sa reconnaissance, avec un enthousiasme trop complaisant. La pluie lui rapportait 159 millions, à l'entendre.

M. Ribot, qui est un critique sévère et incommode autant qu'honnête, a voulu vérifier le phénomène ; il a contrôlé le calcul de M. Tirard, et voilà qu'il constate, avec la commission du budget, que M. Tirard s'est trompé de 102 millions ; la pluie lui aurait rapporté non pas 159 millions, mais 57. Quoi ! cette rosée de millions se sera si vite évaporée ! Quelle désillusion ! Quel mécompte ! Le journal de M. Léon Say à l'impertinence de tourner un peu en dérision M. Tirard et le secours céleste dont il s'était prévalu ; impertinence inopportune, méchante même, pour laquelle le journal de M. Brisson se hâte de le censurer ce matin ; il eût été si utile au gouvernement et au parti républicain de laisser croire aux populations que, grâce aux dons de la pluie, grâce aux dommages qui ont diminué dans tant de campagnes la récolte et la vendange, la République n'aura besoin ni d'impôts ni d'emprunt pour subvenir au déficit, pour réparer les fautes de son imprévoyance et de sa prodigalité !

Une erreur de 102 millions est énorme. Comment M. Tirard l'a-t-il pu commettre ? Est-ce une simple erreur d'addition ? Ou bien M. Tirard a-t-il pris sérieusement pour des chiffres réels des zéros, des nombres imaginaires, des valeurs fictives ? Ceux qui jugent qu'il y a simplement, dans le budget de M. Tirard, une erreur d'addition, nous semblent cruels ; qu'il ait fait ou non son noviciat de ministre des finances dans le commerce des bijoux faux, M. Tirard doit pourtant avoir appris ses quatre règles, il doit savoir additionner. Nous préférons supposer, avec certains apologistes de M. Tirard, qu'il aura estimé disponibles des millions qui ne le sont pas ; il aura supputé inexactement les sommes créditées et les sommes ordonnancées.

Quelle que soit la cause de la bévue de M. Tirard, il est indubitable que le pauvre homme a mal apprécié, mal calculé les ressources qui lui semblaient pleuvoir autour de lui pendant ces derniers mois.

Nous le regrettons pour sa gloire ; il créait une science, celle de l'hygrométrie budgétaire, et, dès la première application du principe, on lui prouve que ce n'est pas une science positive ! Il faudra que M. Duclerc, qui excelle à interpréter et à citer les textes sacrés, lui enseigne non seulement à bien entonner le *Rorate, cœli, desuper*, mais à bien traduire le *Nubes pluant justum*. Le plus grand mal, c'est encore le ministère, hélas ! qui en souffrira, dans cette méprise. Que devient, en effet, son autorité, parmi tous les sarcasmes qui l'atteignent en frappant M. Tirard ? Que devient l'équilibre de son budget ? Et, à moins de se résigner philosophiquement à reprendre le système de M. Léon Say, comment préserver la République du désastre et de la honte d'un déficit ?

AUGUSTE BOUCHER.

L'EMPLOI DE LA DYNAMITE

RECOMMANDÉ
POUR LA PROCHAINE GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

Berlin, 6 novembre.

Le grand organe des conservateurs prussiens, la *Gazette de la Croix*, publie ce soir un long article émanant vraisemblablement d'un militaire et dans lequel l'éventualité d'une nouvelle guerre franco-allemande se trouve considérée sous un jour bien nouveau.

D'abord, l'auteur de l'article déclare que la France, terrifiée par les défaites de 1870-71, s'est organisée de manière qu'on est obligé de reconnaître qu'elle n'envisage que le cas de la défensive dans une prochaine guerre. Or, comme celui qui provoque doit nécessairement prendre l'offensive, mais non pas se proposer la défensive, l'écrivain militaire avoue, sans avoir l'air de s'en douter, « qu'il croit que c'est l'Allemagne qui déclarera la guerre à la première occasion. »

Quand même il ne sortirait que cet enseignement de l'article en question, on devrait toujours savoir gré à l'auteur de l'avoir écrit. Mais il y a mieux, comme vous allez voir.

L'écrivain allemand, qui reconnaît que la France n'est pas mal abritée derrière sa formidable ceinture de forts à l'est du territoire, examine quel pourrait être le meilleur système d'attaque pour les armées tudesques et il a l'air de supposer qu'une fois les principales forteresses de notre frontière orientale prises, le reste ne serait plus qu'un jeu, car il ne s'occupe que des moyens de s'emparer promptement de ces forteresses. En deux mots, il propose de recourir au procédé des Latins, en se servant de lignes de contre et de circonvallation et en adoptant l'emploi du catapulte dans les conditions que voici :

Comme l'auteur de l'article juge qu'il faut en finir vite, il recommande l'emploi de masses considérables de dynamite, projetées par des catapultes dans les forteresses françaises qu'il s'agirait de réduire, pour observer la nuit, — car ce beau procédé ne pourrait être utilisé que de nuit, — les ravages causés dans la place par les explosions de dynamite ; un ballon captif pourvu d'un très fort appareil de lumière électrique remplirait le but. Voilà ! ce n'est pas plus malin que cela.

L'écrivain termine en disant que peut-être — ce peut être vaut quelque chose — les gens sensibles trouveront-ils un pareil moyen de faire la guerre trop cruel, mais il répond victorieusement à cela en rappelant un principe proclamé naguère par M. de Moltke, et qui est que les sentiments d'humanité sont toujours moins offensés dans une guerre qui, si terrible qu'elle soit, est de courte durée.

On serait, au premier abord, tenté de croire à une mystification, lorsqu'on lit de semblables dégobillages. En tous cas, il paraît plus que probable que le maréchal de Moltke ne consentirait guère volontiers à donner, par l'emploi du catapulte, un caractère archaïque à ses futures opérations. Cependant, le fait qu'un grand journal conservateur ouvre la publicité de ses colonnes à des articles du genre de celui dont il vient d'être question, mérite une mention. On peut affirmer d'ailleurs que les Allemands seraient très capables de faire des guerres à la dynamite, si l'on avait trouvé le moyen de s'en servir avec succès.

REVUE DE LA PRESSE

UNE SŒUR DE LAIT

Le *Gaulois* a publié ces jours-ci cette intéressante notice sur Mme Cornu, la sœur de lait de l'Empereur Napoléon III:

Il paraît que les mémoires de Mme Cornu vont voir le jour. On dit qu'ils sortiront de la corbeille de mariage de Mlle Renan, où ils figurent à titre de cadeau de noces posthume. La sœur de lait de Napoléon III, qui mourut fort pauvre à Longpont, au mois de mai 1875, a légué ce supplément de dot à la fille du célèbre écrivain dont elle fut l'amie. Peut-être est-ce une fortune; à coup sûr, ce sera un évènement, que la publication des notes intimes de ce témoin de la vie du défunt Empereur.

Peu de figures appartenant à l'histoire lui donneront autant de tintoin que celle de Napoléon III. Le jugement, le classement définitifs en seront peut-être toujours malaisés. Il y eut, en effet, plusieurs hommes en lui, reliés les uns aux autres par ce trait dominant : la bonté. Je crois qu'il y avait surtout au fond de sa nature une femme, et cette femme c'était sa mère, la gracieuse reine Hortense, duchesse de Saint-Leu.

Il était très peu question de Mme Cornu sous l'Empire. Beaucoup de familiers des Tuileries savaient à peine son nom et ne l'ont jamais aperçue. Pourtant, l'affection fraternelle que lui témoignait le maître ne s'est jamais démentie. Il revoyait en elle son enfance et sa jeunesse, il revoyait leurs jeux à Arenenberg; il revoyait sa mère, pour laquelle il professait une religieuse adoration. Mme Cornu eut beau lui être une amie rude et souvent un juge impitoyable, au point d'avoir cessé quelque temps de le voir après le coup d'Etat, qu'elle jugeait presque comme Victor Hugo; le frère rappelait toujours sa sœur, et elle revenait par l'escalier dérobé.

C'était la sœur de lait qui parlait haut à son frère. Elle avait le caractère viril et le langage dominateur. Enfant, elle lui avait tiré les oreilles, disait-elle, et, quand le petit Louis fut devenu homme et souverain, elle ne le ménageait guère davantage.

Ceux qui l'ont mieux connue la dépeignent comme une sorte de bourrue bienfaisante, loyale en ses affections, dévouée à ses amis, mais se souciant peu de blesser par son âpre censure, même ceux qu'elle aimait le mieux. Elle ne ferma jamais son cœur à Louis-Napoléon, mais elle marchandait son estime à Napoléon III.

« Je ne veux pas qu'on me prenne pour une parvenue du coup d'Etat, » disait-elle à ceux qui s'étonnaient de la solidité de sa faveur et de la médiocrité de sa fortune.

Cette sœur de lait garda le franc-parler et l'influence des nourrices du théâtre antique, pour qui leurs nourrissons, fussent-ils rois, demeurent toujours un peu le poupon qu'elles ont allaité.

∴

J'ai sous les yeux, tandis que j'écris ces lignes, quelques pages écrites de la main de Mme Cornu. C'est une notice sur son mari, Sébastien Cornu, peintre estimable qui naquit à Lyon en 1804, fut élève d'Ingres, couvrit de tableaux corrects les murs d'un certain nombre d'églises et mourut en septembre 1870, dans sa propriété de Longpont, envahie par les Bavarois. Ce brave homme succombait aux maux de sa patrie.

Un graphologue serait frappé du caractère étrange du manuscrit de Mme Cornu. On dirait d'une écriture du dix-septième siècle. Mme de Maintenon ou Mme Cornuel, la spirituelle bourgeoise aux vertes réparties qui tient tant de place, avec Mme Pilou, dans les historiettes de Tallemant des Réaux, n'écrivait pas autrement. Chacune de ses lettres est à nos pattes de mouche ce qu'une rapière du moyen-âge est aux aiguilles à tricoter que nous appelons nos épées.

Il m'est arrivé d'entrevoir Mme Cornu dans les dernières années de sa vie. C'était une petite vieille d'allure et de mise bourgeoises, évidemment très peu soucieuse des dehors; sa robe noire, ses cheveux blancs ne témoignaient en rien de ces soins qui survivent à la jeunesse chez les femmes vraiment femmes. Elle n'avait jamais été jolie; il me semble qu'elle ne dut jamais être jeune. Sa mère, Mme Lacroix, dame d'honneur de la reine Hortense, fut pourtant célèbre par sa beauté; mais elle l'avait emportée tout entière dans le tombeau, comme un bien personnel et viager. On a quelque peu glosé à propos du goût de Napoléon Ier pour la belle Mme Lacroix et, si la fille de celle-ci eut une faiblesse, ce fut de s'imaginer qu'elle ressemblait à César. Illusion sans fondement. Le trait saillant de sa figure, c'étaient les yeux, ronds comme deux boules, très sortis de la tête et qui semblaient atteindre l'interlocuteur au cœur même de sa plus secrète pensée.

∴

Mme Cornu fut surtout une indépendante.

Excellente condition pour écrire sur les grands de ce monde quand on se trouve associé à leur existence. Notre fin de siècle, qui est surtout éprise de furetages et de caquetages, va certainement rencontrer, dans ses mémoires, pâture à son goût. Vous est-il arrivé, par hasard, de vous trouver possesseur de quelque meuble ou de quelque bijou ancien dans lequel, un beau jour, alors que l'objet semblait ne plus avoir de secret pour vous, le hasard posait tout à coup votre doigt sur un ressort caché et vous faisait découvrir le double fond d'un médaillon ou d'un tiroir ? Ou bien encore vous habitez, je suppose, une de ces vieilles demeures, du temps passé, aux murs mystérieux comme un roman d'Anne Radcliffe ; quelque matin, dans l'épaisseur de

---

FEUILLETON DU 13 NOVEMBRE 188

— 24 —

L'AÏEULE

PAR M. X...

III

— Est-ce possible ?

— Stenia, — je le vois — vous pensez encore que vous avez devant vous Yvan Tomski, le commis de votre père. Non, mon amie ; ce temps-là est passé. Votre mère sait mieux que vous qu'un prétendant comme moi ne se refuse pas. A la vérité, je n'ai pas de fortune ; mais ma solde est considérable et je pourrais même vivre confortablement avec une femme qui ne m'apporterait pas de dot ; et pour vous ce n'est pas la dot, votre fortune garantit notre avenir sous le rapport matériel. Demain je prierai la princesse Anna Petrovna, avec laquelle je suis très lié dans le Caucase, d'aller faire ma demande à votre mère. Ce sera pour la forme ; n'est-ce pas ?

— La forme m'est indifférente, je suis si heureuse.

— Chère Stenia, dit-il, en me baisant la main, voilà qui est entendu, à demain. Demain, nous pourrons causer en liberté, compter des fiancés, et maintenant adieu. Je vais chez le chef de mon service pour venir ici, le plus tôt possible. Je suis accablé d'affaires. A demain ! à demain !...

Il me baisa de nouveau la main, me reconduisit dans la salle et disparut au milieu de la foule.

Le lendemain mon sort fut résolu ; ma mère non seulement consentit, mais fut très satisfaite de la demande d'Yvan ; je passai la journée entière avec lui et fus parfaitement heureuse. Lui-même paraissait au comble du bonheur. Que de récits, de confidences, de souvenirs de mon côté ; combien de plans, de projets, du sien ! Quand il nous quitta, à une heure avancée de la soirée, ma mère me dit :

— Qui aurait jamais pensé que Tomski serait devenu un parti recherché ! La princesse m'a dit qu'on l'avait fiancé à plusieurs jeunes filles et notamment à la princesse Pauline. Je suis très contente, qu'il se soit souvenu de toi. J'avoue que je perdais la tête à un seul de ses regards. Il m'avait complètement soumise à sa volonté, mais il n'avait pu me persuader de la légitimité de ses exigences, et c'est en cela que consistait mon véritable malheur. Je connaissais la chaîne que je traînais et, avec un murmure secret, avec un sentiment qui ressemblait au mépris de moi-même, je continuais à suivre cette voie douloureuse.

Ainsi passèrent pour moi cinq longues années pendant lesquelles je ne fus pas une seule fois séparée de mon mari.

Quant au baron, il nous aimait comme par le passé, mais il nous quittait souvent son goût pour les voyages était sa manie favorite.

Mon fils venait d'avoir six ans, c'était un charmant enfant, beau et intelligent, mais déjà trop rempli d'amour-propre et trop indépendant. Je l'aimais passionnément, mais autrement que son père. Contre toute saine règle, ses défauts seuls plaisaient à Yvan ; ses caprices avec ses bonnes et son entêtement avec moi l'amusaient. Il ne lui demandait qu'une soumission absolue envers lui seul ; aussi Yvan était satisfait de voir le petit Paul n'avoir peur que de lui et obéir dès qu'il ouvrait la bouche, sans s'inquiéter si plus tard l'enfant se vengeait sur moi et sur ceux qui l'entouraient de son obéissance forcée envers son père. Je blâmais surtout en Paul son insupportable hauteur, et ne pouvais le voir tranquillement offrir sa main à baiser à tous ceux qui voulaient plaire à mon mari.

Souvent ce fils adoré me répondait effrontément, ou bien, avec un calme risible dans un enfant de son âge, il se détournait de moi sans rien dire, comme si mes paroles ne méritaient aucune attention. Yvan, au lieu de le corriger, riait de ce qui appelait une orgueilleuse confiance en lui-même et le sentiment de sa propre dignité. Il le prenait sur ses genoux en disant :

— Va faire la paix avec ta mère.

— Je ne veux pas, disait fièrement Paul; elle m'a grondé.

— Et si je te l'ordonne.

Paul était extrêmement intelligent, et la pénétration des enfants est incontestable pour mettre à profit les côtés faibles du caractère de leurs parents. Il descendait immédiatement des genoux de son père, s'avançait vers moi et me tendait la main en me disant :

— Faisons la paix, maman, papa l'ordonne.

Quand je réprimandais mon fils, son père prenait son parti devant lui. Le manque de respect de mon fils m'affligeait; je savais que la familiarité des enfants avec leur mère, basée sur la tendresse, est un gage d'un fort et saint attachement dans l'avenir; mais ici il n'y avait rien de pareil. La familiarité de Paul et ses allures sans façons à mon égard ne provenaient pas de son affection, il savait trop bien qu'il était, comme moi, soumis au pouvoir suprême, devant lequel tous deux nous étions également peu de chose. C'est en vain que j'essayais de le faire comprendre à Yvan, il me répondait par des plaisanteries ou me disait sérieusement :

— Je ne sais de quoi tu t'offusques, Paul doit savoir que je suis le chef de la maison ; toi-même, tu devrais lui inspirer cette idée.

— Cependant je suis sa mère, et il doit me respecter.

— Est-ce que je lui ai jamais dit de ne pas te respecter ? C'est à toi à lui inspirer ce sentiment.

Ainsi, plus nous allions et moins il me restait de force dans ma lutte inégale avec Yvan. Je voyais clairement que nos caractères étaient complètement opposés ; mon cœur battait convulsivement quand je me faisais cet aveu, et chaque jour nous séparait davantage. Quant à Yvan, à mesure que disparaissait toute apparence d'opposition, il devenait plus affectueux ; mais cette affabilité ne me réjouissait plus. Jamais il ne traitait de choses sérieuses avec moi, jamais il ne me demandait conseil ; on eût dit qu'il me regardait comme incapable de comprendre une parole raisonnable.

Voilà quels étaient nos rapports, quand Yvan, à la suite d'affaires personnelles embrouillées, fut obligé de demander un congé d'un an et d'aller dans une autre province. Ma faible santé fut cause qu'il ne m'emmena pas avec lui, d'autant plus que, dans la propriété où il se rendait, il n'y avait pas de maison de maître.

C'était notre première séparation depuis mon mariage. Yvan me quittait à regret, et il avait si peu de confiance en moi qu'en me recommandant à Fritz, il entra avec lui dans tous les détails de la tenue de la maison, comme si j'avais été une enfant.

Après l'avoir accompagné un instant, je rentrai dans le salon, appuyée tristement sur le bras de Fritz ; je ne pouvais pas me rendre un compte exact des sensations qui agitaient mon cœur. Il y avait quelque chose comme du chagrin : le souvenir de notre ancienne tendresse se réveilla en moi, mais cela ne dura qu'un moment, et un autre sentiment plus puissant me saisit. Là, au plus profond de mon cœur, deux mots tout puissant ressonnèrent : tu es libre ! et cette liberté, comme un éclair éblouissant, illumina mon sombre horizon. Je parcourais la pièce avec une vivacité inaccoutumée.

J'ouvris les fenêtres toutes grandes, j'aspirai avec délices l'air frais du soir qui m'apportait ses odeurs embaumées, et je m'abîmai dans de profondes réflexions. La voix du baron me tira de ma rêverie.

— Cette année va vous paraître insupportable, me dit-il, mais qu'y faire ? Soyez raisonnable, je crois que le retour après une séparation est un grand bonheur. Il renouvellera l'amour qui sommeillait dans une vie tranquille.

Je regardai le baron; il parlait avec une voix si douce qu'elle allait droit au cœur, mais ses paroles me frappèrent. L'amour ! Où est-il, si, mon mari parti, je respire avec plus de liberté, et si je me mets à faire des projets comme si sa présence m'eût empêchée de vivre paisiblement ? Sans répondre un mot à Fritz, je sortis et allai m'enfermer dans ma chambre.

Je pleurai longtemps et avec amertume, et finis par m'avouer la pensée qui sommeillait au fond de mon cœur depuis si longtemps : je ne l'aime plus ; c'est lui qui est la cause de mon malheur, et ma vie ne peut être tranquille que quand il n'est pas là. Dans ce moment, il me sembla que je pleurais sur ma jeunesse écoulée en vain, sur le fantôme de ces trésors d'amour que j'avais prodigués follement, sur mon cœur qui j'enterrais pour toujours. Tout était changé dans mon existence et je n'avais plus d'avenir. Tout était mort en moi, mais une faible espérance me rattachait à la vie, mon fils me restait ; j'acquis pour la première fois une parfaite connaissance de mes sentiments intimes ; à l'âge de trente-deux ans je renonçai à tout ; mon âme endolorie se cramponna à mon enfant et jura de vivre pour lui seul.

Lorsque, le lendemain, je vis le baron, je lui tendis la main et m'excusai auprès de lui de la manière peu cérémonieuse avec laquelle je l'avais quitté.

— Hier, lui dis-je, je suis partie sans écouter ce que vous me disiez ; j'étais si triste que toute la journée je suis restée seule.

— Voulez-vous donc vous gêner avec moi ? dit Fritz, je ne suis ici que pour exécuter vos volontés en l'absence de votre mari. Qui, d'ailleurs, comprendra mieux que moi combien vous devez être inquiète et attristée ?

Je regardai de nouveau avec attention le baron, et ses yeux d'un bleu clair exprimaient tant de simplicité, tant de déférence ! Je vis clairement qu'il n'avait nullement deviné mon malheur.

— La vie de famille, dis-je, a ses joies et ses chagrins ; quelquefois, malgré une union pleine de sympathie et d'amour, tout ne va pas comme on le voudrait.

Le baron resta silencieux, comme s'il eût attendu la fin de ma phrase, et je ne savais comment la finir et lui faire comprendre qu'en l'absence d'Yvan je voulais être complètement maîtresse.

— Beaucoup de personnes dans la maison ne me conviennent pas; je ne veux pas les regarder ; je désire d'abord renvoyer la bonne de Paul, que je ne puis faire obéir.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas congédiée plus tôt ? dit le baron très tranquillement.

— Elle convenait à mon mari.

(*A suivre*)